





Orizons

Daniel Cohen éditeur  
[www.editionsorizons.fr](http://www.editionsorizons.fr)

*Universités*

Collection dirigée par Peter Schnyder  
[www.orizons-universites.com](http://www.orizons-universites.com)



ISBN : 978-2-336-30029-0  
© Orizons, Paris, 2014





# (In)visibles cités coloniales

Stratégies de domination et de résistance  
de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours





« Des textes et des lieux »

Série dirigée par Aurélie Choné et Philippe Hamman

Conseillers scientifiques : Maurice Blanc — Université de Strasbourg • Sylvain Briens — Université Paris IV Sorbonne • Laurence Dahan-Gaida — Université de Franche-Comté • André Donzel — CNRS Laboratoire Méditerranéen de sociologie • Bernard Francq — Université catholique de Louvain • Antida Gazzola — Faculté d'Architecture de l'Université de Gênes • Isabelle Hajek — Université de Strasbourg • Bertrand Lévy — Université de Genève • Barbara Piatti — Institut de cartographie de Zurich • Frédérique Toudoire-Surlapierre — Université de Haute-Alsace.





Sous la direction de  
Aurélie Choné, Catherine Repussard  
et Laurence Granchamp

# (In)visibles cités coloniales

Stratégies de domination  
et de résistance  
de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours

Orizons  
2014

## Universités

- Sous la direction de PETER SCHNYDER :  
*L'Homme-livre. Des hommes et des livres – de l'Antiquité au XX<sup>e</sup> siècle*, 2007.  
*Temps et Roman. Évolutions de la temporalité dans le roman européen du XX<sup>e</sup> siècle*, 2007.  
*Métamorphoses du mythe. Réécritures anciennes et modernes des mythes antiques*, 2008.
- Sous la direction d'ANNE BANDRY-SCUBBI :  
*Éducation – Culture – Littérature*, 2008.
- Sous la direction de TANIA COLLANI et PETER SCHNYDER :  
*Seuils et Rites, Littérature et Culture*, 2009.  
*Critique littéraire et littérature européenne*, 2010.
- Sous la direction de LUC FRAISSE, GILBERT SCHRENCK et MICHEL STANESCO (†) :  
*Tradition et modernité en Littérature*, 2009.
- Sous la direction de GEORGES FRÉDÉRIC MANCHE :  
*Désirs énigmatiques, Attirances combattues, Répulsions douloureuses, Dédains fabriqués*, 2009.
- Sous la direction d'ÉRIC LYSØE :  
*Signes de feu*, 2009.
- Sous la direction de RÉGINE BATTISTON et PHILIPPE WEIGEL :  
*Autour de Serge Doubrovsky*, 2010.
- Sous la direction d'ENRICO MONTI et PETER SCHNYDER :  
*Autour de la retraduction*, 2011.
- Sous la direction de KARIN DIETRICH-CHÉNEL et MARC WEISSER :  
*L'Interculturel dans tous ses états*, 2012.
- Sous la direction d'OLIVIER LARIZZA :  
*Les Écrivains et l'argent*, 2012.
- Sous la direction d'ARNAUD BUCHS et D'ARIANE LÜTHI :  
*Présences de Pierre Chappuis*, 2014.
  
- ANNE PROUTEAU, *Albert Camus ou le présent impérissable*, 2008.
- ROBERTO POMA, *Magie et guérison*, 2009.
- FRÉDÉRIQUE TOUDOIRE-SURLAPIERRE et NICOLAS SURLAPIERRE, *Edvard Munch – Francis Bacon, images du corps*, 2009.
- MICHEL AROUIMI, *Arthur Rimbaud à la lumière de C.F. Ramuz et d'Henri Bosco*, 2009.

- FRANÇOIS LABBÉ, *Berlin, le Paris de l'Allemagne ? Une querelle du français à la veille de la Révolution (1780-1792)*, 2009.
- GIANFRANCO STROPPINI DE FOCARA, *L'Amour chez Virgile : Les Bucoliques*, 2009.
- RÉGINE BATTISTON, *Lectures de l'identité narrative*, 2009.
- RADU CIOBOTEA, *Le Mot vécu*, 2010.
- MICHELLE RUIVO COPPIN, *Philippe Le Guillou — L'Emprise des modèles paternels*, 2010.
- NAYLA TAMRAZ, *Proust Portrait Peinture*, 2010.
- PHILIPPE WELLNITZ, *Botho Strauß en dialogue avec le théâtre*, 2010.
- FRANÇOIS LABBÉ, *Berlin, le Paris de l'Allemagne ?*, 2011.
- HADJ DAHMANE, *Le Théâtre algérien*, 2011.
- CÉLINE GAILLARD, *Rudolf Steiner artiste et enseignant, l'art de la transmission*, 2012.
- JUSTINE LEGRAND, *André Gide : de la perversion au genre sexuel*, 2012.
- MARC LOGOZ, *Charles-Albert Cingria, entre origine et création*, 2012.
- NICOLAS CAZELLES, *Franz Kafka, l'angoisse de la station verticale — suivi de Le Drapeau de Robinson*, 2013.
- Ahmed KHARRAZ, *Le Corps dans le récit intime arabe*, 2013.
- Maja VUKUŠIĆ ZORIKA, *André Gide : les gestes d'amour et l'amour des gestes*, 2013.
- Affonso ROMANO DE SANT'ANNA, *L'Énigme vide*, 2013.
- Joë FRIEDEMANN, *Le Masque et la Figure, études sur le rire*, 2014.

Série « Sciences du langage »  
dirigée par Greta Komur-Thilloy

- Presse écrite et discours rapporté. Théorie et pratique*, 2010.
- Sous la direction de PASCALE TRÉVISIOL-OKAMURA et GRETA KOMUR-THILLOY :  
*Discours, acquisition et didactique des langues*, 2011.

Série « Culture des médias » dirigée par Anne Réach-Ngô

- Sous la direction de GILLES POLIZZI et ANNE RÉACH-NGÔ :  
*Le Livre « produit culturel » ?*, 2012.



Série « Des textes et des lieux »

dirigée par Aurélie Choné et Philippe Hamman

- Sous la direction d'AURÉLIE CHONÉ :  
*Villes invisibles et écritures de la modernité*, 2012.
- Sous la direction de JEAN-PIERRE BRACH, AURÉLIE CHONÉ, CHRISTINE MAILLARD :  
*Capitales de l'esotérisme européen et dialogue des cultures*, 2014.
- Sous la direction d'AURÉLIE CHONÉ, CATHERINE REPUSSARD, LAURENCE GRANCHAMP :  
*(In)visibles cités coloniales*, 2014.
- Sous la direction de PHILIPPE HAMMAN :  
*Ville, frontière, participation*, 2012.
- Sous la direction de GUILLAUME CHRISTEN, PHILIPPE HAMMAN, MATTHIAS JEHLING ET MAURICE WINTZ :  
*Systèmes énergétiques renouvelables en France et en Allemagne*, 2014.

Série « Comparaisons »

dirigée par Florence Fix et Frédérique Toudoire-Surlapierre

- BENGI ATEŞÖZ-DORGE :  
*Écrire la danse ? Dominique Bagouet*, 2012.
- ALICIA BEKHOUCHE :  
*À la conquête du Graal*, 2012.
- Frédérique TOUDOIRE-SURLAPIERRE, *Notre besoin de comparaison*, 2013.
- Yannick TAULIAUT, *L'Invisible théâtral de Shakespeare à Ibsen et Strindberg*, 2013.
- Isabelle BARBÉRIS, *Les mondes de Copi*, 2014.
- Antonio DOMINGUEZ LEIVA, *L'Amour singe*, 2014.
- Alain MONTANDON, *La plume et le ballon*, 2014.
- Muriel PLANA, *Théâtre et Politique*, tome I : THÉÂTRE POLITIQUE — *Modèles et concepts*, 2014.
- Muriel PLANA, *Théâtre et Politique*, tome II : THÉÂTRE POLITIQUE — *Pour un théâtre politique*, 2014.
- Arnaud RYKNER, *Corps Obscènes, Pantomime, tableau vivant, et autres images pas sages*, 2014.





- Sous la direction de FLORENCE FIX :  
*Le Théâtre historique et ses objets : le magasin des accessoires*, 2012.
- Sous la direction de FLORENCE FIX, PASCAL LÉCROART ET FRÉDÉRIQUE TOUDOIRE-SURLAPIERRE :  
*Musique de scène, Musique en scène*, 2012.
- Sous la direction de DIDIER SOULLER :  
*Maniérisme et Littérature*, 2013.
- Sous la direction d'ISABELLE BARBÉRIS ET FLORENCE FIX :  
*Le parasite au théâtre*, 2014.

Série « Histoire »  
dirigée par Laurent Berec

- LAURENT BEREC, *Claude de Sainliens, un huguenot bourbonnais au temps de Shakespeare*, 2012.
- Sous la direction de CÉLINE BORELLO ET D'AIRTON POLLINI :  
*Questions d'appartenance, les identités de l'Antiquité à nos jours*, 2014.





## Ouvrages des auteurs

CHONÉ, Aurélie : *Rudolf Steiner, Carl Gustav Jung, Hermann Hesse. Passagers entre Orient et Occident, Intégration et transformation des savoirs sur l'Orient dans l'espace germanophone (1890-1940)*, Presses Universitaires de Strasbourg, 2009.

CHONÉ, Aurélie / REPUSSARD Catherine (dir.) : *Les mondes germaniques et les villes-mirages de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours, Recherches germaniques*, Hors-série n°7, Strasbourg, 2010.

CHONÉ, Aurélie : *Villes invisibles et écritures de la modernité*, Paris, Orizons, collection « Universités », série « Des textes et des lieux », 2012.

BRACH Jean-Pierre, CHONÉ, Aurélie / MAILLARD, Christine (dir.) : *Capitales de l'ésotérisme européen et dialogue des cultures*, Paris, Orizons, série « Des textes et des lieux », 2014.

GRANCHAMP, Laurence / CASTELLANET, Christian / MEGEVAND, Carole, MONCORPS Sébastien (dir.), *Vivre avec la forêt. Gestion locale des ressources forestières en Amazonie brésilienne et au Costa Rica*, Paris, GRET / UICN, 2002.

REPUSARD, Catherine : *Utopies coloniales autour de 1900. Monde germanophone et Modernité*, Paris, le Manuscrit, Collection « Carrefours d'Empire », 2014.

REPUSARD, Catherine : *Idéologie coloniale et imaginaire mythique : La revue « Kolonie und Heimat » de 1909 à 1914*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, Collection « Faustus », 2014.

REPUSARD, Catherine / MOMBERT, Monique (dir.), *Pensée et politique coloniales, Revue d'Allemagne* 4 (2006), Strasbourg, 2006.

CLUET, Marc / REPUSARD, Catherine (dir.), *La Lebensreform ou la dynamique sociale de l'impuissance politique*, Tübingen, Francke, 2014.





## Introduction

Gardez-vous bien de leur dire que parfois des villes différentes se succèdent sur le même sol et sous le même nom, naissent et meurent sans être connues, sans jamais avoir communiqué entre elles.

Italo Calvino, *Les villes invisibles*, 1974

Comment, en contexte colonial, le visible et l'invisible s'articulent-ils dans les représentations, dans l'imaginaire, dans la mémoire et dans l'espace, en particulier dans l'espace urbain ? Comment le colon et le colonisé construisent-ils leur identité au sein ou aux marges de la ville (in)visible ? Quelles stratégies mettent-ils en œuvre pour s'appropriier l'espace urbain ? La volonté d'imposer ses propres codes et le déni des codes locaux s'expriment singulièrement dans le domaine de la cité coloniale, symbole de modernité et de civilisation, et tout particulièrement à travers l'architecture coloniale, qui suscite des formes de résistance inattendues et variées, le plus souvent ambivalentes et complexes.

Cet ouvrage collectif<sup>1</sup> rassemble des articles issus de disciplines diverses (littérature comparée, histoire, anthropologie, architecture, sociologie, études

1. Cet ouvrage est le fruit d'un colloque qui s'est tenu à Strasbourg en 2012 dans le cadre d'un programme de recherche hébergé à la Maison Interuniversitaire des Sciences de l'Homme-Alsace : « Villes invisibles et écritures de la modernité : vers une nouvelle géographie de l'identité ». Pour plus de précisions sur ce programme, voir le site <[villesinvisibles.misha.fr](http://villesinvisibles.misha.fr)> [consulté le 10.2.2013]. Ce programme a déjà donné lieu à plusieurs publications collectives, dont Aurélie Choné (éd.), *Villes invisibles et écritures de la modernité*, Paris, Orizons, collection Universités, série « Des textes et des lieux », 2012. Philippe Hamman (éd.), *Ville, frontière, participation. De la visibilité des processus démocratiques dans la Cité*, Paris, Orizons, collection Universités, série « Des textes et des lieux », 2012.

anglophones, études germaniques...) qui ont en commun d'aborder la ville coloniale dans ses dimensions à la fois visibles et invisibles — et c'est bien là ce qui en constitue la nouveauté<sup>2</sup>. Le croisement de ces disciplines nous a semblé particulièrement fécond pour mettre en lumière ce que le rapport colonial occulte, veut ignorer, détruire ou transformer. Les articles réunis ici s'efforcent de sonder les relations entre processus de colonisation et d'urbanisation en recourant à différentes méthodes et en mobilisant différents matériaux. Tandis que certains articles s'appuient sur des sources historiques, des films amateurs, des témoignages sociologiques ou des récits de voyageurs, d'autres explorent la façon dont les fictions ont su rendre compte par le détour de l'imaginaire de toutes les subtilités du rapport colonial, particulièrement lorsque ces fictions donnent la parole aux « invisibles », à ceux que la domination occulte. Le volume s'efforce d'articuler la dimension littéraire à l'histoire culturelle et à différentes approches de sciences sociales. Les supports visuels, les cartes et plans de ville ainsi que le lien texte-image étant d'une importance fondamentale pour notre thématique, nous avons ajouté au cahier interne des illustrations un grand nombre d'images consultables en ligne, qui viennent considérablement enrichir la lecture des articles<sup>3</sup>.

Dans son acception la plus large, la colonisation se caractérise par l'occupation, l'exploitation et la subordination d'un espace par un autre ; elle instaure un rapport de domination entre deux régions hétérogènes qui s'exprime dans les domaines politiques, économiques et culturels. Les villes sont des instruments privilégiés d'imposition d'un nouvel ordre social parce qu'elles concentrent les symboles de l'autorité et qu'elles donnent à voir à travers le bâti la distribution du pouvoir. En contexte colonial, les pratiques urbanistiques se caractérisent par une forme de cécité et d'incompréhension à l'égard des territoires urbains. Les textes réunis ici montrent que la colonisation n'est pas un phénomène linéaire et circonscrit dans le temps : elle n'a pas un début et une fin. Elle peut passer par divers cycles ou phases, connaître

2. Quelques exemples d'ouvrages publiés sur la ville coloniale : Catherine Coquery-Vidrovitch, « Villes coloniales et histoire des Africains », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1988, vol. 20, p. 49-73. Horst Gründer, Peter Johanek (éds.), *Kolonialstädte — Europäische Enklaven oder Schmelztiegel der Kulturen?*, Hamburg, Litverlag, 2001. Laurent Fourchard, *De la ville coloniale à la cour africaine*, Paris, L'Harmattan, 2002. Sudhir Hazareesingh, *The Colonial City and the Challenge of Modernity: Urban Hegemonies and Civic Contestations in Bombay 1900-1925*, London, Longman, 2007. Liora Bigon, Yossi Katz (éds.), *Garden cities and colonial planning: Transnationality and Urban Ideas in Africa and Palestine (Studies in Imperialism)*, Manchester University Press, 2014.
3. À consulter à l'adresse suivante :  
<[http://villesinvisibles.misha.fr/invisibles\\_cites\\_coloniales.htm](http://villesinvisibles.misha.fr/invisibles_cites_coloniales.htm)>

un ralentissement puis une résurgence ; elle peut répondre à des objectifs (définis par la métropole) qui évoluent dans le temps<sup>4</sup>. Intimement liée aux circonstances historiques qui la déclenchent, elle est nécessairement tributaire des fluctuations politiques ou économiques qui affectent la métropole.

Dans la perspective d'une approche globale (*World History*), notre ambition sera de connecter, de mettre en perspective comparée les histoires coloniales nationales jusqu'ici sévèrement cloisonnées, pour en faire émerger une substance invisible, faite d'interactions, de migrations, d'échanges. Il s'agit de souligner tant les convergences que les différences, d'examiner les interrelations, d'oser parcourir toutes les échelles, spatiales et temporelles, afin de sortir du Grand Récit de l'Occidentalisation de la planète. L'histoire connectée (*Entangled History*), montée en réseau, que nous tentons de mettre en œuvre ici, fait surgir les intrications des échanges, circulations, transferts et métissages. Ainsi certains articles s'attacheront-ils à dresser l'inventaire des parentés existant entre différentes formes esthétiques, rituelles, idéologiques de et dans la ville coloniale, d'autres privilégieront une approche diachronique : repérage de circulations, d'emprunts, d'hybridations. Ces phénomènes seront étudiés à partir de plusieurs points géographiques situés sur les cinq continents, afin de révéler les processus de divergences et de convergences coloniales dans diverses régions du globe, et de permettre l'élaboration d'invariants décontextualisés<sup>5</sup>.

Coloniser consiste à vouloir façonner le monde à son image, comme en témoignent les architectures coloniales. Si celles-ci se fondent sur une vision spécifique de la colonisation propre à chaque nation colonisatrice, elles n'en sont pas moins des projections idéalisées caractéristiques des multiples acceptions de la modernité européenne inscrite dans l'urbanité. Conçues comme

4. Si dès l'Antiquité on évoque le phénomène, la colonisation grecque et romaine ne se confond pas, toutefois, avec celle qui est réalisée à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, qui est une colonisation fondée sur et organisée par l'État moderne. Cf. Jean Bruhat, « Colonisation », *Encyclopædia Universalis* [en ligne] [18.7.2013]. <<http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/colonisation>>
5. Cf. Neil Lazarus (éd.), *Penser le postcolonial, Une introduction critique*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006 (notamment la première partie de l'ouvrage). *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Belin, Dossier « Histoire globale, histoires connectées », vol. LIV, n° 4 bis, supplément 2007. Laurent Testot (éd.), *Histoire globale, Un nouveau regard sur le monde*, Auxerre, Éditions Sciences humaines, 2008. Chloé Maurer, « La World/Global History : questions et débats », *Vingtième Siècle*, n° 104 (octobre-décembre 2009), Paris Presses de Sciences-Po, p. 153-166. Philippe Norel, Laurent Testot (éds.), *Une histoire du monde global*, Auxerre, Sciences Humaines, 2012. Luc-Normand Tellier, *Urban World History*, PUQ, 2009. Sebastian Conrad, *Globalgeschichte — Eine Einführung*, München, Beck Verlag, 2013.

« têtes de pont » de l'organisation de l'espace et des territoires que l'on cherchait à conquérir, les villes nouvelles, ou le cas échéant, les nouveaux quartiers au sein de villes préexistantes, furent le reflet des hiérarchies, à la fois raciales et sociales, instaurées par le rapport colonial. Les turbulences de l'histoire coloniale ont généralement troublé l'ordre urbain, amené destruction, reconstruction, mais aussi redistribution de l'espace. Les villes coloniales, parce qu'elles redessinent les contours d'un ordre du discours préexistant, parviennent à déconstruire le champ des certitudes engendrées par ce même discours. Elles réinscrivent les limites conceptuelles du colonisateur, incapable de cartographier réellement la cité qu'il tente de s'approprier en raison de sa dimension cachée, invisible — laquelle peut se perdre dans les méandres de l'histoire, oubliée ou refoulée, et dont le plus souvent seules les traces sont encore visibles, saisissables, palpables.

Par ailleurs, les villes coloniales permirent de donner corps à la volonté de maîtriser et d'aménager l'espace par l'application des sciences et des techniques occidentales modernes, incarnant le rêve de puissance de l'Occident qui revendique la supériorité de sa culture urbaine. L'urbain se pose dans un premier temps contre la nature (ou ce que l'on entend sous ce terme) qu'il s'agit de dompter, mais aussi contre les peuples autochtones que l'on désignait par l'expression « les naturels », renvoyant à l'« invisibilité » des indigènes, *de facto* intégrés à la nature, à la *wilderness* environnante. Le processus fut identique pour les villes nouvelles, que l'on croyait pouvoir édifier *ex nihilo* sur une *terra nullius*, tout comme pour les espaces urbains existants que l'on s'appropriait pour les réorganiser, tentant d'enfouir les cultures indigènes au plus profond de l'oubli. Édifiée ou transformée, la ville coloniale recompose tant l'histoire que l'espace. Des histoires successives et différentes (l'on peut penser à une histoire indigène à laquelle se superpose une histoire coloniale, mais aussi à l'émergence d'une nouvelle histoire commune) émanent d'un même lieu, décomposant et recomposant le temps ainsi que l'espace au gré de la mainmise coloniale. Ainsi, l'espace urbain, convoité par des vagues successives d'émigrants, se réajuste en permanence.

Le présent volume s'intègre également dans le champ de l'histoire spatiale au sens où l'entendent Hélène Blais, Florence Desprest et Pierre Singaravélou, à savoir comme « une histoire des espaces coloniaux, de leur construction et de leurs représentations », et comme une « histoire des spatialités » : « Le concept de spatialité recouvre l'ensemble des pratiques et des représentations mobilisées par les acteurs sociaux quand ils agissent dans l'espace (se déplacer, habiter, organiser et hiérarchiser le territoire pour le gouverner, organiser des relations de voisinage, tracer des frontières et des



limites, etc.) »<sup>6</sup>. La coexistence de spatialités multiples ne saurait se résumer à une opposition binaire entre spatialités européennes et indigènes. Toute une gamme de « spatialités interstitielles » se met ainsi en place, ou de « tiers-espaces » pour reprendre la formulation du géographe américain Edward Soja, qui, dans ses ouvrages, fait s'entrecroiser géographie, sociologie, urbanisme et cultures fictionnelles. Dans *Thirdspace*, il propose, comme l'annonce le sous-titre, d'entreprendre « un voyage à Los Angeles et d'autres endroits réels et imaginés » (« *A Journey to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places* »)<sup>7</sup>. Ces lieux à l'existence double, « réels-imaginés », recèlent une dimension qui relève de l'invisible, d'une cartographie mentale et non physique. Edward Soja rejoint les réflexions du théoricien postcolonial Homi Bhabha, qui souligne dans ses travaux l'existence d'« espaces-tiers », espaces métaphoriques qui révèlent la complexité, l'ambivalence et l'hybridité de toute identité, réfutant toute notion de binarisme<sup>8</sup>. Chez Homi Bhabha, la notion de *mimicry*, qu'il définit comme « l'art de l'imitation », mesure la tension à être, voire à devenir l'autre tout en saisissant l'impossibilité d'une telle démarche. Si l'on tend à imiter ce que l'on voit, l'on tente également, afin de se donner l'illusion d'exister, de reproduire ce que l'on imagine ou ce que l'on connaît déjà, comme une façon d'appivoiser l'inconnu. La métaphore scopique est omniprésente dans l'œuvre de Bhabha : exister c'est être vu, mais résister revient à se rendre invisible. Se rendre invisible, rendre l'autre invisible, ne pas le voir et ne pas être vu, sont autant de manifestations possibles de l'ambivalente situation coloniale, qui peuvent aisément se transposer en territoire urbain. Ce type d'approche plonge ses racines dans les travaux initiés dès 1978 par Edward Said, révélant l'existence d'une « géographie imaginée » produite par les colonisateurs, à savoir une perception des espaces coloniaux déterminée par les désirs et les angoisses de l'Occident<sup>9</sup>. Le géographe britannique Derek

6. Hélène Blais, Florence Deprest, Pierre Singaravélou (éds.), *Territoires impériaux — Une histoire spatiale du fait colonial*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011, p. 80.
7. Edward Soja, *Thirdspace. Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*, Oxford, Blackwell, 1996.
8. Homi Bhabha, *Les lieux de la Culture, Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007, p. 74 : « Le tiers-espace, quoiqu'irreprésentable en soi, constitue les conditions discursives d'énonciation qui attestent que le sens et les symboles culturels n'ont pas d'unité ou de fixité primordiales, et que les mêmes signes peuvent être appropriés, traduits, réhistoricisés et réinterprétés. »
9. Edward W. Said, *Orientalism, Western Conceptions of the Orient* [1978], New York, London, Routledge, 1991, p. 12 : « Orientalism is — and does not simply represent — a considerable dimension of modern political-intellectual culture, and as such has less to do with the Orient than it does with “our” world ».

Gregory a souligné que ces « géographies imaginées » sont « des paysages complètement idéologiques, dont les représentations sont liées à des rapports de pouvoir »<sup>10</sup>.

Le présent ouvrage s'inscrit également dans le champ de la sociologie, en particulier de la sociologie urbaine et de la « sociologie de l'invisibilité ». Le sociologue français Henri Lefebvre a montré que la ville est une projection au sol des rapports sociaux, et que sa forme est un compromis entre la multitude des appropriations et la permanence du pouvoir politique. Il a développé les notions de « production », de « triplicité » et de « conflictualité » de l'espace<sup>11</sup>. Selon Lefebvre, l'espace (social) est un produit (social). En même temps qu'un moyen de production, c'est un moyen de contrôle donc de domination. Lefebvre distingue trois catégories d'espace : l'espace perçu, l'espace conçu et l'espace vécu. L'espace perçu correspond à une pratique concrète de l'espace. L'espace conçu est lié à une « représentation de l'espace » issue des planificateurs, des urbanistes et des technocrates ; c'est « l'espace dominant dans une société », l'espace centralisé et concentré, hautement visible, qui sert le pouvoir politique et la production matérielle. L'espace vécu est constitué à travers les images et les symboles véhiculés par les usagers, les écrivains, les philosophes, les artistes etc. qui créent un « espace de la représentation », parfois fictionnel, le plus souvent invisible. C'est l'espace dominé et subi, que l'imagination tente de s'approprier et de modifier, notamment en critiquant les idéologies de la spatialité, les découpages et les représentations de l'espace. En ce sens, le sociologue américain Wayne Brekhus a tenté de promouvoir une « sociologie de l'invisibilité », en accordant au « non-marqué » une importance au moins aussi grande qu'au « marqué », en s'attachant à ce qui n'est pas d'emblée visible et en cherchant à « mettre en avant des éléments de la réalité sociale qui passent d'ordinaire inaperçus politiquement ou qui vont de soi »<sup>12</sup>. Il souligne que l'ordinaire, ce qui est tenu pour universel parce que non différencié ou « non-marqué », tend à devenir l'invisible — c'est ce qui est tenu pour « la norme » ou bien la catégorie dominante. Le visible ou « marqué », à l'inverse, est ce qui est stigmatisé — comme « les femmes » ou « les étrangers », ces catégories sont toujours exprimées du point de vue

10. Derek Gregory, « Imaginierte Geographien », in *Österreichische Zeitschrift für Geschichtswissenschaften* 6/1995/3: *Macht-Wissen Geographie*, p. 366-425 : « (...) vollkommen ideologische Landschaften, deren Repräsentationen mit Machtverhältnissen verknüpft sind. »

11. Henri Lefebvre, *La Production de l'espace* [1974], Paris, Anthropos, 2000.

12. Wayne Brekhus, « Une sociologie de l'“invisibilité” : réorienter notre regard », *Réseaux* 1/2005 (n°129-130), p. 243-272.

<[www.cairn.info/revue-reseaux-2005-1-page-243.htm](http://www.cairn.info/revue-reseaux-2005-1-page-243.htm)> [12.4.2013].

dominant qui, du fait de son pouvoir d'énonciation, se trouve en position d'invisibilité. Wayne Brekhus nous invite ainsi à faire basculer nos repères : « au lieu d'observer des sujets à partir d'un point de vue culturel unique et stable, nous pouvons les observer à partir de perspectives multiples, en combinant des éléments de chacune d'entre elles (...). Une perspective analytique toujours en train de changer permet de voir dans les phénomènes sociaux leurs différentes strates, visibles à partir d'une position alors qu'elles restent cachées d'autres positions »<sup>13</sup>. Cette approche adoptant la relativité des postures et des points de vue comme principe méthodologique fait le lien avec les théories postcoloniales. De son côté, le sociologue suisse Olivier Voirol parle de « visibilité pratique » pour évoquer l'espace urbain aménagé selon des normes fixées par un ordre social prédéfini, et d'« invisibilité sociale » pour qualifier la marginalisation de certains groupes qui disparaissent de la sphère publique et de l'espace urbain<sup>14</sup>.

La première partie de l'ouvrage, intitulée « Villes-strates : superpositions spatiales et temporelles », approche la cité coloniale comme un « feuilleté d'Histoire »<sup>15</sup> : la ville visible se présente comme une surface reposant sur diverses couches ou strates temporelles ; elle n'est jamais une dans l'instant, « synchrone avec elle-même »<sup>16</sup>, car l'espace « se verticalise » dans le temps ; l'identité d'une ville réside dans la profondeur, dans la diachronie qui s'exprime dans les strates historiques, réelles, imaginaires ou symboliques, qui fondent les lieux. Or, les processus de colonisation rejettent la présence de strates invisibles sous ou dans la ville visible : la ville coloniale se construit sur un lieu (ou non loin d'un lieu) déjà occupé précédemment, lui déniait toute épaisseur, profondeur historique et diversité sociale. Ce fut le cas lors de la construction de Christchurch en Nouvelle Zélande, de Douala au Cameroun, de Bône / Anaba en Algérie, en deux mots des villes nouvelles édifiées en vue de « moderniser » l'espace, qui rimèrent pour les colons avec l'idée d'un bonheur accessible à tous, là-bas, au loin, où l'on imaginait la terre disponible et les possibilités illimitées.

D'autre part, les strates urbaines, historiques et spatiales sont en perpétuelle évolution. Dans son article « Ngai Tahu in Christchurch-Outautahi, from invisible and marginal to post-colonial partners ? », Ron Leask (Université de Strasbourg) montre à travers l'exemple de la reconstruction de

13. Wayne Brekhus, *op. cit.*, p. 265.

14. Olivier Voirol, « Présentation. Visibilité et invisibilité : une introduction », in *Réseaux*, n° 129-130, 2005/1, p. 9-36.

15. Henri Lefebvre, *La Production de l'espace*, *op. cit.*

16. Marcel Roncayolo, *La Ville et ses territoires*, Paris, Gallimard, 1990.

Christchurch-Otautahi après le séisme de 2010, que, face à l'impossibilité de reconstruire les bâtiments endommagés, notamment la cathédrale, le temps d'une nouvelle construction de la ville était venu. Il fallait reconstruire mieux, pour un monde nouveau. La culture maori, que la ville coloniale enfouit sous le poids de l'histoire et dont seules quelques traces « folklorisées » perdurent, fut reconsidérée et intégrée à part entière, dans l'intention de faire émerger des valeurs partagées. Hugo Vermeeren (Université de Nanterre) revient sur la volonté française de peupler l'Algérie et de fonder une démocratie de petits paysans-proprétaires, tout en y développant des villes, notamment portuaires, comme ce fut le cas de Bône qui fait l'objet de son analyse. Outre la destruction partielle de l'existant et l'expulsion de ses habitants par les autorités coloniales afin de fonder une ville nouvelle sans indigènes, la mutation des quartiers a été opérée au gré d'un peuplement par vagues d'émigration successives d'« Euro-étrangers » largement majoritaires jusqu'en 1881. Il remarque que « l'acharnement farouche de la France à naturaliser les "Euro-étrangers" revint à entreprendre (...) une colonisation dans la colonisation et à rendre invisible dans les chiffres une population perçue comme envahissante. » Cependant, dans les quartiers bâtis tardivement, notamment le quartier de la colonne Randon, perdurera ce qu'il désigne par l'expression « salmigondis » des identités, à travers les pratiques sociales, professionnelles et culturelles où la ville a tendance à disparaître en se « rurbanisant », tout en restant un désert indigène. Saïd Chouadra et Monia Bousnina (Université de Sétif) abordent le centre-ville de Sétif comme une ville « discontinue dans l'espace et le temps » qui habite les habitants plus qu'ils ne l'habitent, ces derniers résidant finalement dans une troisième ville, « née du heurt entre de nouveaux conditionnements intérieurs et extérieurs ». Ils montrent comment les habitants de Sétif se sont réappropriés la fontaine « Ain el Fouara », pourtant construite par les colonisateurs, pour l'ériger en symbole de leur identité, faisant se superposer deux cartes, l'une physique et l'autre mentale, « invisible » de la ville et perceptible seulement par les fréquentations des espaces, les valeurs que les habitants y attachent et les pratiques sociales. La place particulière qu'ils accordent à la fête permet de souligner combien celle-ci, par le chamboulement des usages et des rapports ordinaires, peut avoir le pouvoir d'inverser l'ordre du visible et de l'invisible.

La seconde section aborde la question du mimétisme colonial. La construction d'une ville coloniale vise le plus souvent à reproduire la ville métropolitaine, mettant en œuvre un phénomène de mimétisme élevé au rang urbain. Cette colonisation urbanistique reste centrée sur la question de la reproduction, elle-même ancrée dans l'idée de modèle et de copie, d'authenticité et de pastiche, dont certains articles soulignent l'ambivalence, en posant la question des limites de toute reproduction architecturale. L'invisibilité se situe

alors au sein d'un « espace-tiers », dans le décalage plus ou moins perceptible entre la copie et l'original. Les villes coloniales furent bien souvent conçues comme « duplication » de la ville européenne, translatée vers un ailleurs que devait amender une architecture « coloniale » spécifique où se projettent les rêves d'un idéal colonial, mêlant goût de l'ailleurs, volonté de domination et affirmation de la supériorité blanche. C'est pourquoi la ville coloniale fascine, interpelle, dérange. Révélatrice d'un exotisme urbain, elle happe, apostrophe et soutient le regard du voyageur, du flâneur qui y décèle un mystère, le plus souvent invisible au premier abord, mais qui enflamme son imagination<sup>17</sup>. Ainsi les villes coloniales furent-elles le lieu d'une vision coloniale où se mêlent enchantement exotique et survalorisation de la puissance colonisatrice. Ce regard ne fut jamais fixe, mais objet de multiples mutations de « focus » au gré des modifications perçues au sein de la ville, mais aussi au gré des changements opérés chez le spectateur qui lui aussi ne cesse d'évoluer. Car, qu'il fut voyageur ou colon, l'Occidental cherche en premier lieu à voir ce qu'il désire. Les villes exotiques, comme le furent les métropoles indiennes pour les voyageurs de langue allemande, restèrent jusque dans les années trente un « musée archéologique » et pour les plus lucides d'entre eux, le symbole de l'oppression britannique, ainsi que le montre Aurélie Choné (Université de Strasbourg) dans son analyse consacrée aux voyageurs de langue allemande face aux métropoles indiennes entre 1880 et 1930. C'est ce même point de vue qui est au centre de l'étude d'Annamaria Motrescu-Mayes (Université de Cambridge) : l'imaginaire impérial anglais est évoqué à partir d'un corpus visuel jusqu'ici rarement exploité, celui des films amateurs tournés entre les années 1920 et 1940. Ce « matériel historique » négligé jusqu'à présent révèle les représentations imaginées des cités coloniales, conditionnées la plupart du temps par les relations économiques et culturelles qu'entretiennent métropole et colonie, colons et indigènes. Ces films, par ce qu'ils montrent et ce qu'ils laissent dans l'invisible, tant dans la manière de filmer que dans le choix des édifices, des événements ou des personnes fixés sur la pellicule, peuvent être pris comme de véritables négatifs (au sens filmique) de l'image que le colon se fait de lui-même, de sa place et de celle du colonisé. Isabel von Holt (Université de Berlin) souligne dans son étude du roman de Mario de Andrade intitulé *Macunaima, o herio sem nehum carater* l'incapacité du personnage de Macunaima à comprendre la métropole de Sao Paulo. Malgré les efforts déployés, le héros « sans caractère » est victime de sa propre *mimicry*, dépourvu de sentiment d'appartenance et incapable de voir la ville moderne qui reste

17. Voir à ce sujet Aurélie Choné, Catherine Repussard (dir.), *Les mondes germaniques et les villes-mirages de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*, *Recherches germaniques*, Hors série n°7, Strasbourg, 2010.

pour lui totalement invisible et fantasmée. Le regard inversé du colonisé sur le colonisateur qui emprunte les catégories de la « pensée sauvage » (au sens de C. Lévi-Strauss) révèle l'absurdité du monde moderne tout en cherchant à le « réenchanter » par le recours à la magie et aux êtres surnaturels. Cette relecture radicale du Brésil témoigne d'une ambivalence extrême de signes qui ne peuvent plus être « lus » seulement à partir d'un seul système de références.

Lorsque les métropoles se projettent dans les colonies, cela donne lieu à des villes idéales, des villes rêvées, qui appartiennent au passé ou qui n'existent que dans un futur... qui n'advient peut-être jamais ! Les représentations de l'espace urbain se superposent à l'élaboration de modèles sociaux, et c'est par ces marges ou frontières que sont les colonies que la société toute entière doit se renouveler. Ces utopies urbaines sont l'objet des études présentées dans la troisième section. Villes rêvées, imaginées, aux prises avec le réel qu'elles interpellent, les cités coloniales furent le creuset de projections utopiques diverses qui se prennent dans le rêve de la cité idéale : les représentations de l'espace urbain se superposent alors à l'élaboration de modèles sociaux. L'utopie se déploie nettement au travers du développement des « fronts pionniers », compris comme un mouvement de colonisation d'une société à l'intérieur de ses propres frontières politiques. L'espace est tenu pour neuf et « vierge » par les pouvoirs installés dans les régions d'occupation ancienne, traduisant l'ignorance — ou invisibilité — dans laquelle sont tenues les populations amérindiennes. Instruments de conquête et surfaces de projection, les villes imaginées — par les aménageurs, les politiques — sont confrontées aux villes imaginaires des colons, chez qui les rêves de leur propre prospérité se fondent dans ceux de la ville future. Mais ainsi que le montre Laurence Granchamp (Université de Strasbourg), toutes ces villes ne sont pas promises à cet avenir brillant qu'ambitionnent pour elles leurs bâtisseurs. Elles reflètent les tensions sociales et économiques des sociétés qui les sécrètent, et font office tout autant de vitrines des réussites que d'espace de relégation pour les laissés pour compte. Les héros et bâtisseurs de la veille peuvent ainsi basculer dans l'invisibilité, celle que génère le déclassé social. Le point commun des contributions d'Anna Sophie Brasch (Université de Bonn) et de Laurence Granchamp est de montrer combien la ville révèle les contradictions de la modernité qui peuvent être lues, particulièrement dans le contexte des fronts pionniers amazoniens, en termes d'opposition entre utopie moderniste et utopie naturaliste. Dans le premier cas, ce sont les populations amérindiennes et la nature qui sont ignorées, tandis que dans le second, le point aveugle devient la ville elle-même. Pour Anna Sophie Brasch, l'imaginaire colonial allemand permit de redéployer le rêve de la construction de cités-jardins coloniales, villes idéales s'inscrivant dans le cadre de l'émergence des mouvements de



la réforme de la vie (*Lebensreform*)<sup>18</sup> et dont le modèle était destiné à être repris en métropole. Cette utopie urbaine s'inscrivait avec d'autant plus de force dans la littérature coloniale allemande qu'elle prit la forme d'une ville fantasmée, irréelle et invisible, inscrite en contre-point d'un imaginaire urbaphobe où l'idée d'un retour à la terre tenait une place prépondérante. Elena Chiti (Université d'Aix en Provence) s'intéresse aux efforts déployés par l'archéologue italien Evaristo Breccia pour rendre invisible le présent arabe d'Alexandrie, tenu pour barbare, tout en cherchant à visualiser le passé antique pourtant enfoui dans les strates profondes de la ville. Dans son guide de la ville ainsi que dans le musée dont il fut le directeur, Evaristo Breccia tentera d'« éterniser » l'image d'une ville idéale à travers la déterritorialisation de la ville hors d'Égypte, la transformant en véritable « ville-idée », lieu universel de l'esprit.

Dans tous les cas, la colonisation cherche à transformer l'existant, à l'englober, à le recomposer selon l'ordre établi par les colons. Elle génère l'invisibilité dans la ville par la fusion ou par l'occultation, voire le camouflage des populations autochtones. Les articles de la quatrième section présentent les différentes stratégies de résistance à la mise en conformité coloniale et interrogent les rapports de domination et de résistance entre colons et autochtones, la place accordée à ces derniers au sein de l'espace physique, géographique et social, en périphérie, dans les interstices, hors des limites de la ville. Catherine Repussard (Université de Strasbourg) porte un regard postcolonial sur les stratégies de résistance mises en œuvre par les élites doualaises au Cameroun afin de contrer les plans d'expropriation élaborés par les autorités à l'époque de la colonisation allemande dans le but de construire « une ville blanche et saine » sur les rives du Wouri. L'insoumission prit la forme d'un jeu de cache-cache identitaire, les élites Doualaises défendant tour à tour juridiquement leurs droits, interpellant le *Reichstag*, pour finir par endosser le rôle d'indigène que l'on attendait d'eux, ce qui pouvait également leur apporter le soutien d'une partie de la population allemande qui valorisait idéalement l'authenticité « sauvage » première. Emmanuelle Recoing (Université de Paris 3) revient sur la difficile « intercorrespondance » entre Fort-de France et ses quartiers périphériques, ou si l'on préfère, entre la ville proprement dite (l'En-ville) et ce qu'elle désigne par l'expression de « corps urbain périphérique » dans *Texaco* de Patrick Chamoiseau. L'édification du quartier Texaco se voit assimilée à une lutte contre les puissances dominantes qui ont, depuis longtemps, régi la vie des Antillais. Parallèlement, l'écriture doit permettre de maintenir vivante la mémoire de cette lutte. Corollairement, elle permet de maîtriser ce qui relève de

18. Cf. Marc Cluet, Catherine Repussard (éds.), *La Lebensreform ou la dynamique sociale de l'impuissance politique*, Tübingen, Francke, 2014.

l'invisible, et qui est indéfectiblement lié au temps de l'esclavage, mais toujours présent dans les souvenirs de ceux qui l'ont connu. C'est à travers cette difficile relation que l'auteur met en place un imaginaire neuf de la ville créole où dévoilement et intériorisation du visible et de l'invisible s'enchevêtrent pour devenir une métaphore de la créolisation, dans le sens de métissage culturel généralisé qu'a donné Edouard Glissant à ce terme. Dans un article consacré à l'extension urbaine de Pointe-à-Pitre (1928-1982), Roméo Terral (Université des Antilles-Guyane) cherche à déterminer dans quelle mesure les faubourgs de la ville reflètent une forme de résistance urbaine des populations face à des pratiques urbaines importées ; il s'attache plus précisément à interroger le développement des cours urbaines, espace interstitiel entre le dedans et le dehors, la technique de déplacement des cases et enfin l'occupation illégale de certains quartiers, dans laquelle l'auteur voit davantage l'expression de la misère que la mise en œuvre d'une stratégie de résistance consciente.

Par-delà les différentes sections qui composent cet ouvrage, de nombreux articles insistent sur l'impossibilité de saisir des lignes de partage, des lignes de fracture marquant la distribution spatio-temporelle et sociale / raciale de la ville à l'époque coloniale. Malgré la volonté affichée du colonisateur, emmuré dans ses certitudes, de rejeter toute forme d'altérité hors de la ville, de nombreux articles traitant de l'époque contemporaine soulignent l'importance d'un retour de l'invisible, qu'il soit indigène ou colon. La fontaine Ain el Fouara de Sétif marque d'une certaine manière la volonté populaire non plus de rejeter les vestiges d'un passé colonial, mais de se les réapproprier. Comme le souligne Rognvald Leask, malgré la volonté de fonder une ville entièrement nouvelle, d'où toute trace de culture locale serait expurgée, à l'instar de Christchurch, il ne fut jamais possible d'oublier que quelque chose était déjà là. Les cités ont des biographies, des vies antérieures qui ne cessent de ressurgir, pensons au fabuleux destin de Rome, pour composer avec l'actuel, pour inscrire l'émergence d'une ville repensée, où passé et présent se réarticulent.

Nous remercions les institutions et les personnes qui ont apporté leur soutien à l'organisation du colloque de 2011 ainsi qu'à la publication de ces actes, et tout particulièrement le Conseil scientifique de l'Université de Strasbourg, ainsi que l'unité de recherche « Études germaniques » (EA1341, Université de Strasbourg) et le laboratoire « Dynamiques européennes » (UMR7367, Université de Strasbourg) pour leur généreuse contribution financière.

Strasbourg, juin 2014,  
Aurélie Choné, Catherine Repussard et Laurence Granchamp.





# Table des matières

Introduction ..... 13

Villes-strates :  
superpositions spatiales et temporelles ..... 25

Ngai Tahu in Christchurch-Otautahi:  
from invisible and marginal  
to post-colonial partners?  
ROGNVALD LEASK ..... 27

Bône et ses étrangers.  
Construction d'une ville coloniale et création  
d'un peuplement français en Algérie (1832-1914)  
HUGO VERMEREN ..... 47

Le centre-ville colonial de Sétif  
comme lieu de résistance à la mutation  
SAID CHOUADRA, MONIA BOUSNINA ..... 61

Regards et mimétismes.....75

Les métropoles indiennes vues / lues  
par les voyageurs de langue allemande (1880-1930) :  
du « musée archéologique » au symbole  
de l'oppression britannique

AURÉLIE CHONÉ .....77

Imperial Imagination and Colonial Cities  
in Inter-war Amateur Films, 1920s — 1940s

ANNAMARIA MOTRESCU-MAYES..... 103

In the “taba grande paulistana”  
Macunaíma and São Paulo

ISABEL VON HOLT..... 115

Villes rêvées et projections utopiques..... 131

Villes pionnières et projections utopiques  
en Amazonie brésilienne :  
la ville contre (la) nature ?

LAURENCE GRANCHAMP ..... 133

Invisible (Colonial) Cities and Reformed Modernity.  
Some Comments on the Relation between  
German Colonial Literature  
and Reform Movements around 1900

ANNA SOPHIE BRASCH..... 155

*Invisibiliser* le visible et *visualiser* l'invisible :  
les Alexandries d'Evaristo Breccia,  
entre ville barbare et ville idéale  
ELENA CHITI..... 171

Stratégies de résistance ..... 185

Les Doualas face à leur expropriation  
par les autorités allemandes (1903-1914) :  
un regard postcolonial  
CATHERINE REPUSSARD..... 187

La ville coloniale créole entre réel et mythe  
dans *Texaco* de Patrick Chamoiseau :  
une représentation de l'invisible  
EMMANUELLE RECOING ..... 203

De la ville spontanée à la ville planifiée :  
l'extension urbaine de Pointe-à-Pitre (1928-1982)  
ROMÉO TERRAL ..... 225

Conclusion ..... 239

Table des illustrations..... 245

Table des matières ..... 247